

14^{ème} ANNÉE - N° 450 B - TOUS LES JEUDIS - 27 Novembre 1941 - DEUX FRANCS

LA REVUE DE L'ÉCRAN

IDÉES - INFORMATION - CRITIQUE CINÉMATOGRAPHIQUES



Les " SIX PETITES FILLES EN BLANC " d'Yvan Noé.



2

VALENTINE TESSIER ENTRE LE THEATRE ET LE CINEMA

m'y fais très bien — ajoute-t-elle avec cet optimisme qui lui est propre.

Depuis *L'Embuscade* qui s'est terminée de justesse deux jours avant la guerre, le théâtre a complètement accaparé son activité. Elle a malgré tout, des projets cinématographiques encore assez imprécis qui la retiendraient en zone occupée qu'elle compte regagner prochainement, afin d'y répéter une pièce qui a l'air vraiment de l'emballer. Je l'écoute :

— On comptait la monter à l'Athénée avec Juvet et Renoir. Mais la question est de savoir si Juvet sera rentré à temps d'Amérique du Sud ? C'est un sujet curieux. André Obey a écrit deux longs actes dont un se passe « dans la nuit des temps » comme l'indique le titre de la pièce avec Eve, Adam, le démon, les Anges etc....

— Je vous attendrai demain à mon hôtel.

Puis, de nouveau revenue en scène, elle avait, avec un dynamisme exceptionnel, terminé le spectacle. Quelques minutes après, j'apprenais que nous avions assisté à l'ultime représentation de la pièce de Paul Géraudy qui venait pendant trois mois de se faire applaudir en zone libre et en Suisse. Et cela m'expliquait cette forme particulière dans laquelle j'avais trouvé l'héroïne de *Duo* ; pour cette dernière soirée, elle avait joué avec son cœur plus encore qu'un autre jour.

Moins de douze heures après cette rapide entrevue, j'apercevais de nouveau Valentine Tessier, à la fenêtre de son appartement, profitant du soleil de midi. Le temps d'endosser un gros manteau de voyage et elle descendait me rejoindre, souriante, peut-être à cause de cette journée qui s'annonçait si lumineuse et qui marquait en même temps pour elle le début d'une période de repos.

Depuis septembre en effet, en compagnie de ses partenaires, telle un globe-trotter, elle sillonne à peu près toutes les routes de France et de Suisse dans des conditions parfois assez précaires comme on peut facilement se l'imaginer.

— Notamment entre Bourg-en-Bresse et Royat — m'explique-t-elle — nous avons dû changer quatre fois de train et mettre trois fois plus de temps qu'il n'en faut pour ce petit parcours. Mais vous savez, moi je

l'autre toujours avec les mêmes personnages, mais transplantés de nos jours.

— Vous partez tout de suite ?

— Non, je me repose quelques jours en attendant que l'on me fixe la date des répétitions. Je suis contente, car, rester un an sans faire son métier, comme cela m'est arrivé, c'est terrible !

Sur une cordiale poignée de mains, nous nous séparons pour retrouver à nos occupations respectives. En réalité, il s'agit pour l'une comme pour l'autre d'aller déjeuner ; formalité qui se révèle de nos jours peu alléchante, mais n'en demeure pas moins nécessaire.

J'ai noté que nous allions avoir une belle pièce en perspective, mais comme j'aurais aimé y ajouter le titre d'un beau film !

Françoise BARRÉ.



Union Nationale du Cinéma d'Amateur Français

M. Pierre Boyer, au cours d'un récent voyage officiel d'information en zone libre, vient de nous tracer les grandes lignes du nouveau statut du cinéma d'amateur.

D'après la nouvelle réglementation, chaque cinéaste amateur devra être inscrit à l'U.N.C.A.F. et posséder sa carte de cinéaste. Il ne pourra tourner ou projeter qu'à cette seule condition. Les revendeurs photographiques seront prochainement avisés, qu'il ne devront plus délivrer de fournitures ciné, sans présentation de cette carte.

Tous les clubs existants seront dissous. Chaque ville ne pourra posséder qu'une seule section officielle de l'Union. Les locaux et laboratoires des anciens clubs, pourront servir à l'installation du nouveau groupement.

Chaque club recevra des subventions du Centre Parisien de l'U.N.C.A.F., et ceci dans la mesure où son activité aura été reconnue. Un club produisant beaucoup, touchera davantage qu'un club en sommeil ; cela va de soi.

Le principe d'un Club par ville, excep-

tion faite pour Paris, est une innovation intéressante. En effet, si nous prenons par exemple la ville du Havre, qui possédait trois Clubs marchant au ralenti, le seul groupement qui demeurera, fonctionnera sans nul doute à plein rendement.

Une autre innovation consiste à supprimer l'élection d'un bureau pour chaque section. Ce sera le centre de Paris, qui après enquête, désignera un responsable pour gérer le Club. Celui-ci recevra les directives du Bureau Parisien, et sera responsable de la bonne marche de la section.

Une des principales occupations de l'heure, est l'approvisionnement de la zone libre en pellicule cinéma. En effet, la zone occupée possède du film, mais il est interdit de filmer. La zone libre au contraire, peut tourner sans réglementation, mais nous manquons de pellicules. Nous pouvons annoncer que l'on remédiera prochainement à cet état de choses.

Nous pouvons annoncer également, que le Ministère de la Famille va organiser un grand concours de films d'amateurs, doté de nombreux prix. Nous publierons prochainement les conditions.

©

Tous ceux qui ont des suggestions à formuler au sujet de la nouvelle organisation du cinéma d'amateur, peuvent écrire au délégué pour la zone libre : M. Delacour, 25, Quai Tilsitt à Lyon (Rhône). Celui-ci leur répondra directement, ou transmettra les lettres à Paris, au Centre de l'U.N.C.A.F. 92, Champs Elysées.

Jean BÉAL.

3

POUR UNE " GUILLOTINE SÈCHE " DU CINÉMA ...

Le cinéma français doit revivre, tout le monde est d'accord sur cet impératif. Les circonstances du moment imposent mille obstacles à sa renaissance. Mais personne ne nous accusera de vouloir faire de la polémique si nous disons qu'en aucun cas, ces difficultés ne peuvent excuser la mauvaise qualité.

(Il est bien certain, hélas, que de nombreux films réalisés en France depuis l'armistice, ne brillent pas par la qualité !)

Il ne s'agit pas pour le cinéma français de vouloir imiter personne. Mais la nouvelle suivante nous montre dans quel sens, entre autres, l'autorité gouvernementale pourrait agir pour empêcher le retour éventuel à d'impardonnables erreurs.

Pour la première fois, le Ministère de la Culture Populaire en Italie, sur la base du rapport de la « Commission Spéciale pour la révision cinématographique » a interdit la projection d'un grand film de production toute récente, dans les salles appartenant aux deux premières catégories, c'est à dire dans les salles « d'exclusivité » et dans les salles « de première vision ». Motif : La Commission en question a constaté dans le film un « manque absolu de qualités artistiques ».

L'accident est certainement douloureux pour le producteur de ce film, il est certainement tout aussi douloureux pour tous ceux qui ont concouru à sa réalisation. Mais ce n'est que justice. Un film étant le résultat d'une « collaboration » au sens le plus étendu du mot, n'est-il pas normal que tous ceux qui y ont participé, subissent une punition pour n'avoir pas réussi à en faire quelque chose d'honorable ?

La hâte, le combinisme, la présomption, la trop grande estime de soi-même, l'amateurisme, le m'as-tu-vuisme, sont autant de causes de la mauvaise qualité des films.

Ces défauts peuvent aussi bien affecter le producteur que tous les autres artisans d'un film, artistes y compris. Tous sont solidement coupables, l'un d'avoir décidé, disposant de capitaux, de faire un film, souvent parce que c'est plus facile que de créer une spécialité pharmaceutique ou de construire des machines-outils, les autres d'avoir bâclé le scénario et le découpage, d'avoir trop compté sur leur génie et leur inspiration pour remédier sur le plateau aux insuffisances des précédents, d'avoir préféré telle vedette parce que son nom « garantissait certainement tel pourcentage de recettes », d'avoir accepté un

rôle convenant à une ou à un autre seulement par désir de lucre ou pour soutenir une réputation, une publicité, d'avoir préféré tels et tels artistes parce que « le petit ami ou la petite amie du cousin de la femme d'un tel amèneront « l'intéressement » de cet autre, qui de son côté » etc.

par
JEAN DEVAU

Eh bien, il faut avoir le courage de dire qu'une loi semblable en France, appliquée par une commission judicieusement choisie, unanimement respectée, et jugeant sans appel, donc sans possibilité d'être influencée, serait dès maintenant la bienvenue.

Les films complètement mauvais, les films ratés contraints à végéter dans les salles de troisième ordre, voilà une des solutions révolutionnaires du problème d'un nouveau cinéma.

Un sujet peut être magnifique lorsqu'il est présenté à la censure, le film qu'on en a tiré peut être dégradant et idiot.

Bien sûr, on va crier au procédé draconien, dire que cette menace découragera les producteurs, juger que la carte professionnelle, qui devrait écarter les incompetents, est une mesure suffisante. Non ! aucune mesure préventive n'empêchera jamais qu'un film, bon au départ, puisse être mauvais à la fin.

L'émouvante Paula WESELY dans une scène de son nouveau film *Amour de vie*, avec Attila HORBIGER



Et l'argument de la « difficulté de juger », de la « difficulté de fixer le critérium » des juges ne tient pas non plus. Il ne s'agit pas de distribuer des prix, d'établir des classements, de supprimer tel ou tel genre, d'inciter les producteurs, metteurs en scène et acteurs à ne faire que du « sérieux » ou « difficile », du « noble ». Il ne s'agit pas de demander à une bande qui ne veut que faire rire « d'élever l'esprit des spectateurs ». Il ne s'agit pas de demander à un film sentimental, dramatique, historique, d'égaliser *Back-Street*, *Rebecca*, *La Kermesse Héroïque*. Il s'agit de frapper sans pitié ceux qui « ratent » le but qu'ils s'étaient fixé. Il s'agit d'une simple question de décence. Il s'agit d'assurer le public qu'il ne sera plus dérangé par une publicité mensongère pour voir un film qui lui fait regretter son lit, la lecture de son feuilleton, sa partie de cartes, le bock qu'il aurait pu prendre au café. Il s'agit de dénoncer un gaspillage en pure perte, gaspillage de temps, de talent, d'argent.

Une telle mesure serait un des meilleurs garants de cette propriété morale qu'on assure souhaiter au cinéma. Elle interdirait la « fabrication d'une vedette » à coups de capitaux et de publicité.

Car il n'y aurait guère de publicité à grand orchestre possible sur un film banni des premières visions...

Il nous semble bien que seuls les combinards, les chevaliers d'industrie, les médiocres et ceux qui n'ont pas confiance en eux-mêmes, protesteraient contre l'existence de cette élémentaire sanction.

NOTRE NUMÉRO SPÉCIAL
de aura 20 Pages
NOËL sous couverture
3 COULEURS

SONORISATION OPÉRATION DÉLICATE

La sonorisation de la partie musicale d'un film est un travail extrêmement délicat, il s'agit somme toute de mettre de la musique sur certains passages où il n'y a pas de paroles et de renforcer l'expression de certaines scènes exactement comme cela se fait au théâtre, exemple : *L'Arlésienne*.

Ce travail s'effectue avec l'aide précieuse du phonographe et bien entendu de l'image. Je viens de terminer la sonorisation du film *Une Femme dans la Nuit* au studio de la Victroline à Nice. La musique est de mon ami Raoul Moretti. Je vais donc essayer de vous expliquer comment s'est effectuée la sonorisation de ce film.

Tout d'abord, le compositeur ayant visionné de nombreuses fois le film en présence du metteur en scène, ils ont décidé d'un commun accord des endroits où la musique était nécessaire et chronométré ces passages.

Le compositeur, muni de ces renseignements, a écrit sa partition et celle-ci une fois terminée, nous avons procédé à son enregistrement.

L'orchestre est placé dans un auditorium (plateau aménagé spécialement, où il y a des pupitres éclairés suffisamment pour que les musiciens puissent lire sans que cela gêne la projection) et en face du chef d'orchestre, derrière les musiciens : l'écran.

Chaque scène où il doit y avoir de la musique a été préalablement coupée par le monteur du film, exactement de la longueur à enregistrer.

On répète tout d'abord pour l'orchestre

seul jusqu'à ce que l'exécution soit parfaite, ensuite — avec l'image — une fois si la scène ne présente pas de difficultés, plusieurs fois si le synchronisme l'exige comme par exemple pour la scène où Marion Melville se jette à l'eau et où Andrex s'y jette à son tour pour la repêcher. Comme la musique soulignait les plongeurs successifs, il ne s'agissait pas d'arriver avant ou après, ce qui aurait été d'un effet déplorable. Là, le chronographe est d'un grand secours, car on

musique ne comportait aucune coupure possible. Il ne voulait rien comprendre, se fâcha tout rouge et me donna l'ordre d'enregistrer sa partition telle qu'il l'avait écrite. Je dûs m'exécuter. Or, les bobines de pellicule ne font guère plus de 10 minutes et au bout de ce laps de temps, l'ingénieur du son, comme il était à prévoir, sortit de sa cabine en hurlant : « Stop, stop, il n'y a plus de pellicule ! » Nous jouions toujours. Le compositeur ahuri ne comprenait toujours pas et ce n'est qu'après avoir écouté un véritable cours sur la technique du cinéma qu'il se rendit compte de son erreur. Il comprit aussi qu'il lui fallait refaire toute sa partition.

Georges DERVEAUX.



Dans *Une femme dans la nuit*, Andrex va sauter à l'eau pour repêcher Marion Malville ; cela donnera du fil à retordre à Georges Derveaux, le chef d'orchestre.

repère que le premier plongeur est à, mettons 37 secondes, le deuxième à 1'12", il n'y a donc plus qu'à prendre un « temps » qui permette d'arriver à ces différents moments. On ne réussit pas toujours la première fois !

En général, on enregistre par petites fractions, c'est à dire que si la scène à enregistrer est de huit minutes, on cherche une coupure possible pour diviser cette scène en plusieurs bouts de 2 à 3 minutes, de façon à faciliter le travail. Mais ce n'est pas toujours possible. Et à ce propos, il me revient une anecdote assez amusante.

À l'avènement du sonore, un compositeur dont c'étaient les débuts au cinéma, me donna sa partition à enregistrer. C'était un véritable volume. Je lui fis remarquer qu'il n'était pas possible de l'enregistrer en une seule fois comme il l'avait prévu et que sa

SALADE NIÇOISE

ner, mais le premier avait les droits et ne pouvait pas tourner le film ; quant à Bousand il pouvait et voulait réaliser le film, mais avait eu deux jours de retard pour les droits. Ils finirent bien par s'arranger, allez ! Et ce brave Maurice Cam pourra enfin quitter la chaise directoriale qu'il a installée devant le « Lacydon » du Vieux-Port pour l'échanger contre un mégaphone non moins directorial.

Connaissez-vous l'histoire de l'opérateur Potentier ? Elle vaut d'être connue. C'est Robert Bibal et Willy qui me l'ont racontée. Vous vous souvenez sans doute que lors du tragique accident qui coûta la vie au général Huntziger et à six de ses compagnons, on avait annoncé qu'un cinéaste se trouvait à bord de l'avion. Ce cinéaste c'était précisément Potentier, mais par un hasard miraculeux il n'était pas dans l'appareil. Sur le champ d'aviation, au moment même où il allait monter, Potentier reçut un télégramme du directeur du Service Cinématographique de l'Armée lui donnant l'ordre de rester, car on avait besoin de lui pour des prises de vues de studio. L'opérateur s'excusa donc auprès du Ministre de la Guerre. Le lendemain, au studio, Potentier apprit la terrible nouvelle. Il l'a échappé belle !

Robert Bibal tourne en ce moment des raccords pour *La Belle Vie*, entre autres une charge de cavalerie avec Gérard Landry qui est un homme heureux, car il vient d'apprendre une bonne nouvelle. Il est, en effet, question de reprendre l'idée de réaliser un *Henry de Bourmazel*. Comme on s'en souvient, Landry devait tourner ce film avant la guerre et le début des prises de vues était fixé pour le 15 septembre 1939. Inutile de dire qu'on n'a jamais commencé. A propos, ou plutôt sans à propos puisque nous sommes en pleine salade niçoise, Gérard Landry m'en a raconté une bien bonne. On devait monter à Nice *Le Procès de Mary Dugan* et on avait même déjà commencé certaines répétitions. Un beau jour pourtant, l'impresario qui s'occupait de l'affaire, réunit les principaux interprètes : Pierrette Caillol, Georges Lannes, Jim Gérald, Gérard Landry, et leur tint le langage suivant :

— J'ai une excellente idée ; vous allez

me féliciter. Pour le rôle du procureur, j'ai engagé Habib Benglia !

Consternation. Habib Benglia — personne ne l'ignore — est un excellent comédien qui remporta entre autres un immense succès chez Gaston Baty dans *Maya*, mais qui possède une caractéristique un peu voyante : il est nègre. Vous voyez d'ici un avocat général nègre à New-York jugeant Mary Dugan !

— On croyait que c'était une plaisanterie — me glisse Janine Darcey.

Mais comme ce n'était pas une plaisanterie et que l'impresario, aussi têtue qu'inconséquent, tenait beaucoup à son idée, les artistes se récusèrent en chœur et le *Procès de Mary Dugan* n'eut pas lieu.

©

En compagnie d'Henry Gendre, directeur des Films Impéria, Marc Allégret se reposait au « Verdun ». Belle occasion pour lui poser une question originale et toute neuve : « Quels sont vos projets ? ».

— J'en ai plusieurs. Ils sont encore tous plus ou moins vagues, mais existent quand même : tourner un film policier, réaliser un autre film sur l'A. O. F. et aussi reprendre un projet que j'ai dû abandonner il y a quelques mois pour des raisons d'ordre général qui semblent ne plus exister maintenant. Au printemps prochain, j'irai aussi réaliser un film à Paris. Je m'excuse d'être aussi mystérieux, mais pour l'instant je ne puis vous donner de précisions.

— En tout cas, nous verrons bientôt de vous et enfin : *Parade en Sept Nuits*.

— Oui et je dois dire que je suis bien inquiet, car *Parade en Sept Nuits* (je ne sais pas s'il y en aura encore sept !) est un grand mutilé de la guerre. J'ai dû interrompre sa réalisation, j'ai fait des raccords plus tard, mais je n'ai pu le terminer. C'est Jean Grémillon qui devait le finir, mais cela n'a pas marché et finalement je ne sais même plus qui a terminé.

— Vous semblez bien pessimiste...

— Non, mais vous, savez bien qu'un metteur-en-scène et son film, c'est un peu comme la mère-ourse et son ourson. Il faut tout le temps « lécher ». Or, je n'ai pas pu le faire, c'est ce qui me tracasse.

Le public sera certainement plus indulgent que le réalisateur !

Charles FORD.



Gérard Landry, que nous retrouvons souvent dans cette « Salade »

LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine

Tél. : National 26-82

MARSEILLE

Directeurs : A. de MASINI et C. SARNETTE
Rédacteur en Chef : Charles FORD.
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD.

Abonnements :

France :
1 an : 65 frs, 6 mois : 35 frs.
Suisse :
27 Kanongasse, Bâle
1 an : 10 frs suisses, 6 mois : 6 frs ;
le numéro : 30 centimes.

Etranger U. P. :

1 an : 130 frs, 6 mois : 75 frs.

Autres pays :

1 an : 160 frs, 6 mois : 85 frs.

(Chèques Postaux : A. de MASINI,
43, bd de la Madeleine, Marseille
C. C. 466-62)

NOTRE COUVERTURE

« Six Jolies Filles sont venues me voir : six Jolies Filles sont venues ce soir ! » Il doit bien y avoir une chanson qui dit cela, à peu de choses près. Elles se sont réunies pour l'instant en tête de notre numéro de cette semaine. Nous y trouvons de vieilles connaissances (relativement vieilles) : Janine Darcey, la vedette du film qui retrouvera peut-être le succès inoubliable de ses débuts. Elle va sûrement porter bonheur à ses compagnes nouvelles venues : Monette Michel, la silencieuse ; Francette Elise et Gisèle Alcée qui ont déjà reçu le « baptême de la caméra » et qui rêvent de grands succès... pourquoi pas... ne vont-elles pas, ensemble, grâce à Yvan Noé tourner bientôt un autre film. Pierrette Vial — en bas — passe pour la fantaisiste de la bande, elle n'a qu'à bien se tenir car on n'a jamais entendu dire que Lysiane Rey enregistre la mélancolie... Lysiane Rey qui pour ce film avait abandonné la tournée de René Dary et Albert Préjean, mais qui dès le dernier tour de manivelle part à Paris pour faire avec Albert Préjean un « numéro » de fantaisie.

... Six Jolies Filles sont venues nous voir... Ce sont les Six Petites Filles en blanc, d'Yvan Noé.



Gina MANES, qui fut Joséphine

Le hasard réussit parfois d'heureuses combinaisons...

C'est une de celle-là qui vient de se produire en ramenant, dans un même temps, au premier plan de l'actualité cinématographique deux hommes qui, après avoir mené, pendant deux longues années, la même vie, acharnés au même labeur, se sont trouvés séparés, sans rencontrer l'occasion de se rejoindre. Ces deux hommes sont Abel Gance qui avec *Vénus Aveugle*, retrouve une fois de plus sa place au premier rang des artisans du Cinéma français et Albert Dieudonné, qui, dans *Madame Sans-Gêne*, redonne la vie au personnage qui lui valut pour un temps la popularité.

Abel Gance !... Albert Dieudonné !... C'est en 1925 avec *Napoléon* que la conjonction de ces deux noms se produisit... Cette conjonction ne fut pas l'effet du hasard, mais le résultat de longues réflexions, d'hésitations non moins longues, de tâtonnements contradictoires.

Entrepreneur une œuvre qu'il avait conçue de longue haleine — quatre films ne devaient-ils pas, à l'origine, venir s'inscrire sous ce titre *Napoléon* ? — Abel Gance voulait que l'interprète de son principal personnage put, sans lui réserver la moindre désillusion, incarner ce personnage tout au long de cette œuvre et, de l'homme à qui il con-

fierait le rôle, il exigeait des qualités qui se trouvent rarement réunies en un acteur : physique, talent, cela va sans dire, mais aussi qualités morales. Que serait-il arrivé, en effet, si l'homme élu s'était lassé de son labeur avant l'achèvement du film, s'il avait cédé aux sollicitations dont il ne manquerait pas d'être assailli, dès que le succès aurait récompensé ses premiers efforts ?

Et les candidats affluaient dans les bureaux où Abel Gance organisait son travail. Pensez donc : être Napoléon, vêtir l'habit vert des chasseurs de la Garde, la redingote grise, coiffer le chapeau de castor à cocarde tricolore, glisser la main droite entre deux boutons du gilet de casimir, enfourcher le cheval blanc, galoper sur le front des troupes, distribuer des croix et pincer des oreilles, brandir le drapeau d'Arcole et d'un sourire mettre dans l'Histoire le soleil d'Austerlitz !... Il y avait là de quoi faire rêver toute la Comédie Française, tout l'Odéon, tous les théâtres des Boulevards, tous les figurants des faubourgs St-Denis et St-Martin, sans parler des aspirants à la gloire cinématographique. Et le défilé, qui avait commencé dans les bureaux, continuait au studio.

Il serait cruel de citer les noms de tous ceux qui furent admis à l'honneur d'un bout d'essai et qui, l'épreuve terminée, se virent



Ivan Mosjoukine ne joua point Napoléon, mais fut par la suite un brillant Casanova.

renvoyés à leurs illusions... car parmi ces noms, il y en a quelques-uns qui, depuis lors, ont brillé en lettres de feu au fronton des palaces. Pourtant, on peut, sans indiscretion me semble-t-il, rappeler que longtemps Abel Gance se demanda s'il n'allait pas confier son personnage à Ivan Mosjoukine...

Bien qu'il n'eût pas encore tourné *Casanova*, Ivan Mosjoukine était au sommet de sa popularité et son talent était de ceux qui n'ont pas besoin de la consécration populaire pour être appréciés d'un homme comme Abel Gance. Il est certain que ce talent, mieux qu'avec quiconque, eût fait merveille avec l'auteur de *La Roue* et l'on imagine très bien ce que celui-ci eût tiré du regard perçant, vrillant — vraiment un regard d'aigle — de l'interprète de Kean.

Abel Gance craignit-il que le caractère capricieux de Mosjoukine, véritable enfant gâté, ne lui valût des mécomptes ? Hésita-t-il à confier à un Slave un personnage aussi latin que celui de Bonaparte ? Voulut-il se réserver Mosjoukine pour le jour, où son film avançant, il aurait besoin d'un acteur pour incarner le Tzar Alexandre ? Estima-

par
RENÉ
JEANNE

til plus simplement que la ressemblance entre le modèle et l'interprète n'était pas aussi exacte qu'il la voulait ? Quoiqu'il en soit, un beau jour, le Landerneau cinématographique, qui avait pris au sérieux les chances de Mosjoukine, apprit que c'était Albert Dieudonné qu'Abel Gance avait choisi.

Albert Dieudonné était, déjà à cette époque, un vétéran du Cinéma puisqu'il avait tenu le rôle de l'apôtre Jean, le préféré du Christ, dans la bande *Le Baiser de Judas* que le « Film d'Art » avait tournée aux temps héroïques, avec Mounet-Sully ; mais depuis lors, aucun des films dans lesquels il avait paru ne lui avait valu le succès que son talent méritait et on le connaissait mal. Les photos qui parurent immédiatement et qui, aux plus difficiles, évoquaient sans discussion possible le personnage qu'il allait avoir le redoutable honneur de faire revivre, firent comprendre aux plus farouches partisans de Mosjoukine les raisons — ou du moins quelques-unes des raisons — auxquelles Abel Gance avait obéi...

Albert Dieudonné l'avait emporté sur tous ses concurrents mais il allait devoir attendre encore de longs mois avant d'enfiler l'habit à parements rouges du lieutenant d'artillerie sous lequel le futur Empereur avait fait son entrée dans l'Histoire.

Il a raconté, depuis lors, comment certains s'employèrent à lui insuffler l'âme de son héros grâce à des expériences de magnétisme dont le caractère publicitaire l'emportait sur le caractère scientifique... Passons !... Ce qui est certain c'est que l'acteur ne négligea, pendant ses mois d'attente, rien de ce qui pouvait parfaire sa ressemblance avec son modèle et, comme le lieutenant Bonaparte était maigre, Dieudonné se mit à un régime extrêmement sévère... Nous savons ce que c'est, pauvres restreints que nous sommes... Mais nous n'imaginons peut-être pas très exactement ce que, en 1925, cette expression : « Régime sévère » représentait de sacrifices, d'énergie, d'entêtement... Honneur donc à Dieudonné qui, ayant à faire revivre un héros maigre, commença par souffrir de la faim exactement comme avait souffert le jeune Corse ambitieux dans ses garnisons d'Auxerre et de Valence !... Y en a-t-il beaucoup, parmi ceux qui avaient aspiré à tenir le rôle, qui auraient été capables d'en faire autant ?

Ayant trouvé « son » Napoléon, Abel Gance se mit en quête de « sa » Joséphine.

Raquel
MELLER
« la violette »



Ce ne fut pas beaucoup plus facile. J'en sais personnellement quelque chose, car je fus mêlé, pendant quelques heures, à cette recherche.

Gance avait déjà « essayé » quelques candidats, lorsqu'il me téléphona : « Que diriez-vous de Raquel Meller pour Joséphine ? » — « Pourquoi pas ? » — « Je pense à elle depuis plusieurs jours, j'ai tout fait pour la joindre... Impossible !... Vous êtes en relations amicales avec elle. Pouvez-vous me la faire rencontrer ? » — « Entendu. Avant la fin de la semaine, vous dînez avec elle chez moi. » — « J'y compte... » — « Vous pouvez... »

Comme Ivan Mosjoukine, Raquel Meller était alors au sommet de son succès. Lancée par toute la Presse Parisienne avec une unanimité qui n'avait d'égale que l'habileté avec laquelle celui qui voulait faire d'elle une vedette s'était servi des sympathies confraternelles qu'il possédait dans les salles de rédaction, Raquel Meller était depuis quelque temps déjà, une des artistes de music-hall les plus célèbres. L'art — tout de sensibilité charmante et d'émotion discrète — avec lequel elle égrenait ses mélodies populaires d'Espagne justifiait amplement son succès et cet art n'avait rien perdu à passer de la scène à l'écran. *Les Opprimés* et *Violettes Impériales* qu'elle venait de tourner sous la direction d'Henry-Russell l'avaient placée au premier rang des vedettes cinématographiques. Elle pouvait prétendre à

tout et elle le savait, mais, n'ayant plus à ses côtés celui qui avait assuré avec un tact parfait son lancement, elle croyait un peu trop facilement aux compliments dont on l'entourait, avait tendance à se croire tout permis et ne distinguait pas toujours très exactement où était son véritable intérêt...

Il n'y avait donc rien d'étonnant à ce qu'elle n'eût pas répondu aux tentatives qu'Abel Gance avait faites pour la joindre. D'autant moins qu'elle était quelque peu farouche, et ne se livrait pas volontiers, même à ceux dont l'amitié n'aurait pas dû lui être suspecte. Pourtant au premier mot que je lui dis de la conversation que j'avais eue avec l'auteur de *La Roue*, elle accepta de le rencontrer. Trois jours plus tard ils étaient assis à ma table : lui, empressé et charmant, elle charmante et mystérieuse...

On arriva au dessert sans que Raquel fût sortie de son silence, sans qu'Abel Gance, décontenancé par ce silence, eût fait la moindre allusion à ce qu'il souhaitait. Comme il n'y avait aucune raison pour que cette situation prît fin, je mis les pieds dans le plat. Gance saisit la perche que je lui tendais et exposa son projet, son désir, avec cette éloquence chaleureuse qui le caractérisait. Raquel écoutait, les yeux baissés sur son assiette, le visage impénétrable. Enfin Gance se tut. Raquel garda encore un instant le silence puis, très calme, un peu chantante, sa petite voix claire s'éleva :

(fin page 10).

Le Clipper est arrivé

(De notre correspondant particulier)

— Le fameux roman d'amour marathon entre l'infirmière Lara ne Day et le Docteur Lew Ayres dans la populaire série médicale de la Métro, arrivera à sa conclusion logique dans le prochain *Dr. Kildare's wedding day* (Le jour du mariage du Dr. Kildare). Et — mais chut ! ne le répétez pas, c'est encore un secret — ce film marquera la dernière apparition de Miss Day dans cette série. La Métro a des plans ambitieux pour son avenir et annonce déjà qu'elle aura le premier rôle féminin du prochain film de Edward G. Robinson : *New-York story* (Une histoire de New-York).

— Lupe Velez a administré une volée magistrale à John Barrymore, il y a quelques jours sur le plateau de *Playmates* (Camarades de jeu) chez R. K. O. pendant que Kay Kyser et son orchestre, Ginny Simms, Patsy Kelly et David Butler, le réalisateur, admiraient respectueusement.

Après avoir remis de l'ordre dans sa tenue, M. Barrymore a dit : « Il n'y a pas ceux autres personnes à Hollywood qui auraient pu faire cela avec plus d'authenticité. J'ai été du mauvais côté de ces échanges pendant des années et Miss Velez les a distribués pendant un bon moment. »

Il est certain que la troupe de *Playmates* est devenue une société d'admiration mutuel-

le. Miss Velez dit : « J'ai toujours eu envie de travailler avec M. Butler et M. Barrymore. Je suis si contente que je n'ai pas bu un verre de liqueur depuis le début du film. Et M. Barrymore est si drôle que je ne peux pas m'empêcher d'en rire. »

Quand on a fait part de ces remarques à M. Barrymore, il a un peu tiqué sur « la qualité drôleuse de ces compliments ». Mais ajouta-t-il, « j'ai été étonné de découvrir quelle excellente actrice elle peut être. » Il admire aussi Kyser et est enchanté que le scénario lui demande d'apprendre au chef d'orchestre le fameux soliloque d'*Hamlet*.

— La première bonne bagarre entre les Warner Bros et un acteur, depuis qu'Ann Sheridan a repris son travail, a éclaté cette semaine. John Garfield est parti « à la pêche » juste avant le démarrage de *Bridges built at night* (Ponts construits la nuit) et le studio a dû le remplacer au pied levé par Richard Whorf. Mais les agents de Garfield, Lyons and Lyons sont restés sur place pour le protéger. Ils ont accusé le studio de « mauvaise foi » disant qu'on avait promis à l'acteur qu'il aurait le droit de faire un film d'extérieurs, qu'on lui avait offert le rôle principal du roman de Jack London *Martin Eden* chez Columbia et que les Warners étaient revenus sur leur promesse et avaient empêché l'affaire.

Un porte-parole des Warners a dit : « Ce-

la arrive continuellement avec Garfield. Nous ne lui avons fait aucune promesse et il est sous contrat chez nous. Il reviendra... Ils reviennent toujours. »

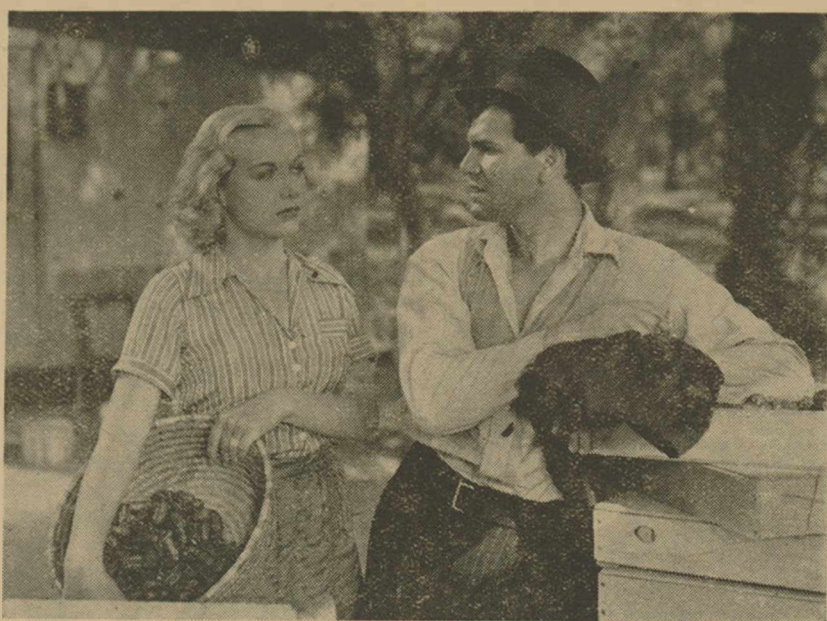
— Nous avons à Hollywood un génie inconnu qui offre de construire une machine à finir la guerre définitivement et pour toujours. Il ne lui manque qu'un mécène humanitaire qui lui fournisse les fonds pour terminer son expérience. Voici l'annonce qu'il a fait paraître dans *The Hollywood Reporter*, le plus chic journal ici. « Un moyen scientifique qui détruirait les tanks, avions, etc... et qui devrait empêcher définitivement les guerres est à l'étude. On a encore besoin de 90 jours et de 5.000 dollars. Officiellement on a offert 60.000.000 de dollars comme prix d'achat après mise au point. Qui veut risquer la gloire et la fortune ? OL. 2793. »

— On sait que Walt Disney et seize de ses collaborateurs, artistes, metteurs en scène, musiciens et agents de publicité, ont été en avion d'Hollywood à Miami et de là à Rio de Janeiro pour une visite d'amitié à l'Amérique latine. En revenant, après deux mois de voyage, Disney a annoncé qu'il avait fait ce déplacement « dans le but de produire une série de courts métrages, en dessins animés, basés sur la littérature, l'humour, la musique et les coutumes sud-américaines. Il a ajouté qu'il espérait travailler avec des artistes sud-américains et qu'il étudiait la possibilité d'avoir un studio permanent là-bas. Ces courts métrages seraient cependant d'abord destinés au marché américain.

— Ceux qui s'occupent de cinéma ont souvent remarqué que la majorité des jeunes femmes que les studios engagent avec l'intention d'en faire des stars, paraissent sortir du même moule. On a même suggéré que dans certains films on fixe des numéros sur le dos des actrices de façon que les spectateurs puissent suivre l'action.

L'autre jour, une journaliste de province était en visite au service publicité de Warner quand elle vit les photos de la sextette qui tourne *Navy blues* (Bleu marine, avec un jeu de mots mélancolique). Elle examina longuement la photo de chacune des actrices et finalement dit « Elle est ravissante. Qui est-ce ? »

Hilary CONQUEST.



John GARFIELD que nous voyons ici dans *Je suis un Criminel*, avec Gloria DICKSON, est l'enfant terrible du studio. Sera-t-il « *Martin Eden* »

SOUVENIRS.

MAYOL

et son lapin...

S'il avait fallu donner un pseudonyme à Mayol, qui n'en eut aucun, un pseudonyme qui lui convienne parfaitement, je crois qu'on ne pouvait pas mieux choisir que « Chansonnier ». Il fut, en effet, toute la chanson de son temps.

D'aucuns prétendent peut-être qu'il ne fut que cela. Mais que ne peut-on pas prétendre ? Aussi, je laisse à ces critiques le soin de le juger selon leurs goûts personnels.

Pour moi, le célèbre créateur des « Mains de femmes » devint, un soir de printemps — et reste dans mes souvenirs encore peu lointains de jeune journaliste — un de mes premiers et plus sensationnels sujets d'interview.

A cette époque, comme il me l'affirma en souriant, il accomplissait « un dernier tour d'adieux en roulotte de cirque ».

Entre clowns et acrobates débuta donc, et surtout s'acheva trop rapidement à mon gré, un entretien que le manque de place m'empêcha de relater.

Sur le cinéma — art qui nous intéresse ici — Mayol ne me livra point ses pensées. Il m'affirma seulement être « né trop tôt pour paraître convenablement à l'écran ».

Cependant, avec son toupet blond et son bouquet de muguet, il « parut » quelquefois, mais dans de courts métrages, dans les *Chansons Filmées* de Lordier.

Je ne pense pas tromper mes lecteurs, en notant — d'après ses propres paroles — qu'il n'eut « jamais l'honneur d'un grand rôle cinématographique. »

Mais, avait-il besoin de cela pour atteindre et conserver la renommée ? Certainement non.

Ne croyez pas, toutefois, que son ascension vers la gloire se fit sans peine.

Ses débuts dans la vie théâtrale furent très pénibles, étoffés d'anecdotes cocasses que nos échosiers se sentent souvent plu à narrer.

Alors qu'il était inconnu, travaillant la semaine comme aide marmiteux à Toulon, sa ville natale, et chantant le dimanche dans les fêtes ou dans les cafés, un de ses camarades, chanteur comique, qu'il connaissait peu, lui demanda de le remplacer dans un village des environs. C'était une aubaine ! Mais Mayol chantait à ce moment-là les œuvres de Paul Delmet.

« Le patron ne me connaît pas, lui dit l'autre, ça ira tout seul. »

Le petit marmiteux arrive tout ému et s'aperçoit qu'il doit « lancer » ses couplets, grimpé sur une table, au centre d'une salle de café. Le décor ne le satisfait guère ; mais pour gagner ses quarante sous et la nourriture, il ne fait pas trop la grimace.

Quand arrive son tour, la première chanson est bien accueillie, mais bientôt, le cafetier brandit un lapin vivant en s'écriant : « Lou lapinn ?... Lou lapinn ?... » et notre chanteur de rétroquer :

« Oui, tout à l'heure, en civet ou en gelotte !... » Puisqu'il était nourri, il y avait bien droit.

A la fin de la deuxième chanson, l'assistance, en chœur, cette fois, reprend :

« Lou lapinn ?... Lou lapinn ?... Lou lapinn ?... »

Notre vedette ne comprenant pas ces « désirs lapineux », descend immédiatement de sa « table de travail » et demande une explication. On lui apprend alors que son « copain » — certes inconnu quant au physique, mais non de réputation, — corsait son numéro en égorgeant avec les dents, un lapin vivant... Drôle d'époque !

J'ajoute que tout s'arrangea dans les meilleures conditions et que ce « lapin » des côtes toulonnaises fut peut-être la publicité la meilleure pour celui que Jean Barreyre qualifia récemment de « modèleur enchanteur de la Chanson ».

André LAGARDE.



MAYOL, « premier roi de la chanson »

LA CRITIQUE

10

PREMIER BAL.

Il faut, dans cette production, apprécier un besoin aussi sincère que sympathique, de renouvellement, d'évasion même, comme disaient il n'y a pas tellement longtemps les milieux littéraires. Charles Spaak, le scénariste et Christian Jaque, le metteur en scène, ont pour ce faire, largement usé de la famille loufoque avec laquelle nous a familiarisé le film américain. Une famille loufoque francisée, il faut le dire et qui garde le sens de la mesure, mais offre un certain nombre de « types » nets avec Ledoux, le père qui démonte tous les appareils mécaniques de la maison et du jardin, qui rêve de faire marcher ensemble toutes les pendules (et il y en a 1) réunies dans son atelier-grenier-capharnaüm; avec Marie Déa, la fille garçonnère, qui soigne les dents de son chien, achète un chimpanzé au lieu d'une robe de bal et consacre ses loisirs à inventer une cerise bleue; avec Gaby Sylvia sa sœur qui, elle, collectionne les produits de beauté les plus hétéroclites pour attendre, sans crainte de surprise, le prince charmant; avec F. Périer le doux vétérinaire inventeur d'un sérum contre les piqures de guêpes et qui risque de « claquer » pour se l'être inoculé... avec enfin le père du jeune homme qui perd en route le nom de la jeune fille lors de la demande en mariage... Voilà déjà une série appréciable de gens tant soit peu « exceptionnels » qui ne donnent néanmoins jamais l'impression de l'asile de fou. Ils évoluent tous très normalement, avec leur petit grain de fantaisie. Ce n'est pas désagréable, c'est expliqué de façon adroite, une façon que l'on pourrait comparer à celle du cuisinier, lorsqu'il transforme une crème au chocolat en mousse. C'est dans cet univers qui reste en somme toujours plausible, qu'intervient Raymond Rouleau. Lui est équilibré, beau, gentil et distingué, comme il a, en plus, un talent très authentique, il fait son petit effet. Il le sait. Rouleau a de bien belles journées devant lui; au fur et à mesure qu'il mûrit, il gagne, et on imagine très bien que lorsque ses tempes blanchiront, ses succès laisseront loin derrière, les plus beaux souvenirs de Victor-Barbette-Francien... mais là n'est pas la question.

Du reste, ce besoin de fantaisie, n'est pas le fond du film, il en reste au contraire l'excès, il présente les personnages avant le premier bal pour les suivre après, les humaniser transformer radicalement Marie Déa que nous attendions si impatiemment depuis *Pièges*.

Christian Jaque a su rendre tangible. émouvante telle atmosphère tristement douce, comme le retour dans la maison vide, de

Marie Déa et Rouleau, comme tel autre passage sentimental... à deux heures du matin dans la cuisine. Tout ceci n'était pas tellement habituel dans notre production !

Peut-être Ledoux et Brochard jouent-ils un peu trop « théâtre », mais par contre Gaby Sylvia qui est aussi jolie qu'avant (et ce n'est pas peu dire) compose un personnage juste de bout en bout... Cela aussi vaut d'être noté car les promesses de cette jeune interprète ne nous faisaient rien présager d'aussi favorable, son jeu tout en finesse subtiles et un peu mièvres s'oppose à la manière (et non seulement au personnage) de Marie Déa, beaucoup plus massive. F. Périer aussi compose un vétérinaire parfait et l'on est content de revoir en maître d'hôtel, la bonne grosse « bouille » intelligente de Bernard Blier. Mais en somme, voilà ce qu'il faudrait à notre cinéma, de bonnes séries de films de cette valeur, sans prétensions démesurées et qui constituent la plus aimable des distractions... que demandons-nous d'autre ?

R. M. A.



Samedi dernier, Jacques Daroy était des nôtres, et cela nous valut une séance fort sympathique.

Si la personnalité cinématographique du réalisateur de *Cartouche*, *Vogue mon cœur*, *Vidocq*, *La Bataille* et de cette admirable *Guerre des Gosses* est suffisamment connue de nos lecteurs, sans doute peu d'entre eux savent-ils qu'ils ont affaire à un ancien du cinéma dont les activités furent multiples. Tout adolescent, Jacques Daroy débuta au cinéma en 1912, et depuis cette date garda le contact avec cet art nouveau. Il fut notamment directeur artistique chez Braunberger-Richobé, avant de tourner son premier film *Cartouche*. De ces multiples expériences Daroy a conservé une foule de souvenirs caractéristiques, parfois assez accablants, sur le côté industriel de la production cinématographique française d'avant-guerre. A cause de *La Guerre des Gosses*, on parla longuement des enfants au cinéma, sur lesquels Daroy nous apporta maints témoignages drôles ou attendrissants.

Depuis sa démobilisation, Jacques Daroy, s'il n'a pas encore repris la mise en scène, n'a pas perdu le cinéma de vue, puisque, attaché à la

A LA RECHERCHE DE JOSÉPHINE

(suite de la page 7)

— Oui, Monsieur Gance... Vous allez faire un beau film et vous êtes gentil d'avoir pensé à moi... Mais votre film ce sera *Napoléon* et *Napoléon*, je ne peux pas être... Alors ?

La connaissant comme je la connaissais, j'avais compris que le verdict était irrévocable. Gance crut que c'était de la coquetterie et il plaida sa cause, déployant tout le chame dont il est capable — et il en possède beaucoup. Il plaida longtemps, mais un moment vint pourtant où arguments et charme furent épuisés... Et dans le silence qui suivit, la petite voix toujours aussi calme de Raquel s'éleva une seconde fois et usant des mêmes termes que la première fois :

— Oui, Monsieur Gance ! J'avais bien compris... Ce sera un très beau film... mais ce sera toujours *Napoléon* et *Napoléon* je ne peux pas être... Alors ?

Et ce soir là, en ne causa pas plus avant de *Napoléon* et encore moins de *Joséphine*. Abel Gance et Raquel Meller partirent de chez moi à deux heures du matin. Ils ne se revirent plus... et ce fut Gina Manès qui fut *Joséphine*.

René JEANNE.

Radio Nationale, c'est lui qui créa et entretient la rubrique hebdomadaire « Le Cinéma vous parle », supprimée tout récemment et dont on espère la reprise prochaine. Mais Daroy a deux projets de films en vue, l'un en zone occupée, l'autre en zone libre, Souhaltons, pour le sympathique réalisateur et pour nous, qu'ils se concrétisent bientôt.

SAMEDI 29 NOVEMBRE, à 17 h. 30 précises, et sauf circonstance imprévue :

Charles Moulin et Raymond Destac seront nos hôtes. On sait que le premier vint nous voir récemment, trop hâtivement pour n'avoir pas encore beaucoup de choses à nous dire, mais assez pour avoir donné à nos adhérents une folle envie de le voir et de l'entendre encore.

Nous avons déjà parlé ici de Raymond Destac. Nous avons publié deux articles de cet artiste et auteur, qui après un début de carrière très intéressant vers la fin du « muet » fut ensuite accaparé par la postsynchronisation et prêta sa voix à quelques belles brutes, (le terme n'a pour nous rien de péjoratif, au contraire) du cinéma américain: Alan Hale, Victor McLaglen, etc.)

Charles Moulin est en pleine ascension. Raymond Destac va, pensons-nous, bientôt revenir à l'écran, non seulement « en voix » mais « en image ».

Ceux qui estiment — souvent avec raison — que le cinéma français manque d'athlètes et de gars robustes à opposer aux splendides galliards du film américain, trouveront en Moulin et en Destac de solides raisons d'espérer.

Rappelons qu'il y a permanence tous les soirs à notre local, 45, rue Sainte, à Marseille, de 18 à 20 h. Les demandes d'adhésion y sont reçues, ainsi qu'en nos bureaux, 43, Bd de la Madeleine.

11



NOUVELLES DE PARTOUT

— Le directeur de production Bousaud va enfin pouvoir s'attaquer au *Roquevillard*. Le fameux contretemps qui était né d'une coïncidence malencontreuse semble être révolu.

— Charles Vanel a quitté la France pour se rendre en mission officielle au Dahomey. Il s'agit vraisemblablement de projets cinématographiques puisque Vanel retournera une deuxième fois au Dahomey en février prochain et cette fois pour y tourner.

— C'est finalement André Berthomieu qui réalisera en janvier *Promesse à l'inconnu* de François Giroud et Marc Gilbert Sauvjon. Deux interprètes sont déjà connus: Charles Vanel qui tournera entre deux voyages au Dahomey et Henry Gulsol qui sera revenu de Suisse où il tourne en ce moment dans le film de Jacques Feyder.

— Robert Bibal poursuit à Nice la réalisation de *La Belle Vie* qui, comme nous l'avons déjà annoncé, comportera dorénavant quatre sketches différents avec Claude Dauphin, André, Jean Daurand et Gérard Landry comme interprètes principaux. Robert Bibal vient en outre d'acheter trois scénarios originaux qui seront réalisés prochainement: *Croisière sans Voyage*, *S.O.S. Sérénité* et *A la Pêche du Bonheur* (et non *Retour au Bonheur*, comme on avait annoncé par erreur dans certains journaux).

LES ASSURANCES FRANÇAISES
Risques de toute nature
DIRECTEUR PARTICULIER
Maurice BATAILLARD
31, rue Paradis, 81 - Marseille
Tél. : D. 60-93

— Margaret Sullivan, Anna Sten, Fredric March et Erich von Stroheim seront les protagonistes du prochain film de John Cromwell *So ends our Night* (Ainsi se termine notre nuit).

— Pat O'Gold a été terminé à Hollywood par Paulette Goddard et James Stewart sous la direction de James Roosevelt.

— Le prochain film de Greta Garbo sera *La Sœur jumelle* d'après une comédie de Ludwig Fulda, créée il y a 30 ans par Rosa Albach-Retty, mère du jeune premier allemand Wolf Albach-Retty.

— Ernest Lubitsch prépare *A self-made Cinderella* dont Ginger Rogers sera l'héroïne.

— La Suisse aura bientôt un quatrième studio de prises de vues. Il sera aménagé dans les halls du tennis Bellerive à Zurich.

— A Londres, Betty Stockfeld va jouer le principal rôle de *Hard Steele* de Norman Walker.

— On annonce pour bientôt la sortie à Genève, Zurich et Bâle de *La Duchesse de la Nouvelle-Orléans* le dernier film américain de René Clair.

CINE-CLUB
LES AMIS DE
LA REVUE DE L'ECRAN
SAMEDI 29 NOVEMBRE
à 17 h. 30
45, Rue Sainte - MARSEILLE
CHARLES MOULIN
RAYMOND DESTAC
(Lire notre rubrique en page 2)

— L'autre jour à Lausanne, Jacques Feyder recevait les jeunes filles de 12 à 21 ans pour lafiguration d'*Une Femme disparaît*. Il en fallait 30, plusieurs centaines se sont présentées.

— La presse quotidienne a annoncé la mort accidentelle de l'aviateur allemand Ernst Udet. Il avait figuré dans plusieurs films avait été un des collaborateurs directs de Luis Trenker. On l'avait vu dans *Tempête sur le Mont Blanc* et *Prisonniers de la Montagne*.

— Pierre Mac Orlan, André Billy et Blaise Cendrars sont candidats à l'Académie Goncourt. Deux amis du cinéma et un ennemi (Billy).

— M. Louis Galey, chef du Service Cinéma à la Vice-Présidence du Conseil, sera désormais également commissaire du Gouvernement auprès du Comité d'organisation de l'Industrie Cinématographique.



Georges GOIFFON et WARET
51, Rue Grignan, MARSEILLE — Tél. D. 27-28 et 38-26
SPÉCIALISÉS DANS LES CESSIONS DE CINEMAS

Un amateur de Champagne.

« L'Eclaireur de Nice » a raconté mercredi dernier cette histoire :

Ceci se passait un samedi, très exactement le 1er novembre, jour de la Toussaint.

Une auto s'arrêta à l'écoupi du pont du Var, à Nice. Son occupant à l'air vaguement détaché des choses de ce monde...

Mais un préposé d'octroi s'approcha, regarde le profil qui se trouve devant lui, hésite un peu et pose la question rituelle :

— Rien à déclarer ?

— Non, répond d'une voix barmonieuse et jointaine l'occupant de l'auto.

Ici, il faut dire que depuis les restrictions sur le carburant les employés d'octroi regardent d'un oeil un peu sévère les voitures qui ont l'air de se promener comme cela, sans but précis.

La voiture fut visitée. On y trouva, non pas une guitare, mais 17 bouteilles de champagne.

Et Tino Rossi — car c'était lui — se vit gratifier de deux contraventions: d'abord pour n'avoir pas déclaré son champagne ensuite pour le transporter sans papiers de régie.

Derrière le Micro

— *L'Artésienne* a été jouée au micro de la Radiodiffusion Nationale par Françoise Rosay, Pauline Carton, Fanny Robiane, Thérèse Dorny, Paul Bernard, Charpin, Jacques Berlioz, Jean Chevrier et Hilarionius.

— Madeleine Robinson et Jean Toulout ont été les interprètes principaux de *La Duchesse de Langeais*, adapté du roman de Balzac par notre collaborateur René Jeanne, ainsi que de la pièce de Ferdinand Raimund *Le Prodiges*, aux côtés de Marcel André.

— Gisèle Parry a fait sa « rentrée » au micro dans *Cette chose qu'on nomme l'amour*, avec Pierre Stephen.

DERNIERE MINUTE

Les Roquevillard

Un arrangement amiable vient de se conclure entre MM. Tranché et Rouhier au sujet des droits d'adaptation cinématographique des *Roquevillard*. C'est Maurice Rouhier qui conserve les droits de porter à l'écran l'œuvre d'Henry Bordeaux, adaptée par André-Paul Antoine. Charles Vanel sera la vedette de ce film réalisé par Maurice Cam, et dont M. Bousaud est directeur de production.



La plus importante
Organisation Typographique
du Sud-Est
MISTRAL
Imprimeur à CAVALLOIN
Téléphone 20.

LES PROGRAMMES DE LA SEMAINE MARSEILLE

ALHAMBRA, Saint-Henri. -- Programme non communiqué.
ALCAZAR, 42, cours Belsunce. -- *Alerte en Méditerranée*.
ALHAMBRA, Sainte-Marguerite. -- Programme non communiqué.
ARTISTICA, L'Estaque-Gare. -- Le lien sacré.
ARTISTIC, 12, bd Jardin-Zoologique. -- Un jour aux courses.
BOMPARD, 1, bd Thomas. -- La vieille fille.
CAMERA, 112, La Canebière. -- La marraine du régiment.
CANET, rue Berthe. -- Le vainqueur.
CAPITOLE, 134, La Canebière. -- Fermé.
CASINO, Mazargues. -- Le chien des Baskerville.
CASINO, Saint-Henri. -- Programme non communiqué.
CASINO, Saint-Louis. -- Werther.
CASINO, Saint-Loup. -- Emporte mon cœur.
CENTRAL, 90, rue d'Aubagne. -- La ville grande.
CESAR, 4, place Castellane. -- Sans lendemain.
CHATELET, 3, avenue Cantini. -- Programme non communiqué.
CHAVE, 21, bd Chave. -- Fermé.
CINEAC P. Marseillais, 74, Canebière. -- Si j'étais le patron.
CINEAC P. Provençal, cours Belsunce. -- Etrange pensionnaire.
CHEVALIER-ROZE, rue Chevalier-Roze. -- La folle parade.
CHIC, Belle-de-Mai. -- Une étoile est née.
CINEO, Saint-Barnabé. -- Le patriote.
CINEVOG, 36, La Canebière. -- Hôtel pour femmes.
COSMOS, L'Estaque. -- Veillée d'amour.
ECRAN, La Canebière. -- Campagnons d'infortune.
ELDO, 24, place Castellane. -- Retour à la vie.
ETOILE, 21, bd Dugommier. -- Un fichu métier.
FAMILIAL, 46, chemin de la Madrague. -- Grande parade, Bonheur en location.
FLOREAL, Saint-Julien. -- Angélica.
FLOREOR, Saint-Pierre. -- Les cinq sous de Lavarède.
GLORIA, 46, qu. Maréchal-Pétain. -- Sous-marin D-1.
GYPTIS, 10, rue Saint-Claude. -- Nanette.
HOLLYWOOD, 38, rue Saint-Ferréol. -- Madame Sans-Gêne.
IDEAL, 335, rue de Lyon. -- Programme non communiqué.

IMPERIA, Vieille-Chapelle. -- Programme non communiqué.
IMPERIAL, rue d'Endoume. -- Programme non communiqué.
LACYDON, 12, quai du Port. -- Angèle.
LENCHÉ, 4, place de Lenche. -- Le jeune docteur Kildare.
LIDO, Montolivet. -- Le juif Suss.
LIDO, Saint-Antoine. -- Programme non communiqué.
LUX, avenue des Chartreux. -- Pilotes d'essai.
MADELEINE, 36, avenue Maréchal-Foch. -- Tempête.
MAGIC, Saint-Just. -- Trafic d'hommes.
MAJESTIC, 53, rue Saint-Ferréol. -- Paradis perdu.
MASSILIA, 20, rue Caisserie. -- La famille sans souci.
MODERN, La Pomme. -- Programme non communiqué.
MODERN, Plan-de-Cuques. -- Programme non communiqué.
MONDAIN, 166, bd Chave. -- Fermé.
MONDIAL, 150, chemin des Chartreux. -- Programme non communiqué.
NATIONAL, 21, boulevard National. -- L'autre.
NOAILLES, 39, rue de l'Arbre. -- Aventure au ranch.
NOVELTY, au Port. -- Tarzan trouve un fils.
ODDO, boulevard Oddo. -- Justiciers du Far-West.
ODEON, 162, La Canebière. -- Paradis perdu.
PALACE SAINT-LAZARE. -- Scipion l'Africain.
PATHE-PALACE, 110, La Canebière. -- 6^e Etape. Sur scène : Fred Adison.
PHOCEAC, 38, La Canebière. -- Bar du Sud.
PLAZA, 60, boulevard Oddo. -- Danube bleu.
PRADO, avenue au Prado. -- Programme non communiqué.
PROVENCE, 47, bd de la Major. -- Troubles au Canada.
QUATRE-SEPTEMBRE, place du 4-Septembre. -- Programme non communiqué.
REFUGE, rue du Refuge. -- Programme non communiqué.
RECENT, Saint-Marcel. -- Programme non communiqué.
RECENT, La Gavotte. -- Les aventures de Marco Polo.
REGINA, 209, avenue Sapelette. -- Les cinq sous de Lavarède.
REX, 58, rue de Rome. -- 6^e étage.
REXY, La Valentine. -- Programme non communiqué.
RIO, 31, rue Saint-Ferréol. -- La Vierge folle.
RIO, L'Estaque-Riaux. -- Etoile de Rio.
RIZ, Saint-Antoine. -- Rosalie.
ROXY, 32, rue Tapis-Vert. -- La furie de l'or noir.
ROYAL, 2, avenue de la Capelette. -- Danube bleu.
ROYAL, Sainte-Marthe. -- La folle étudiante.
SAINT-GABRIEL, 8, cours de Lorraine. -- Le dernier gangster.
SAINT-THEODORE, rue des Dominicaines. -- Programme non communiqué.
SPLENDID, Saint-André. -- Cavalcade d'amour.
STAR, 29, rue de la Darse. -- Nuit de gala.
STUDIO, 112, La Canebière. -- Aventure au ranch.
TIVOLI, 33, rue Vincent. -- Programme non communiqué.
TRIANON, Saint-Jérôme-La Rose. -- Programme non communiqué.
VARIETES, rue de l'Arbre. -- Programme non communiqué.
VAUBAN, rue de la Guadeloupe. -- Le juif Suss.



Christiane R. à Toulon. -- C'est un bien joli âge 15 ans... et vous aussi paraissez bien jolie... alors, croyez-nous, ne vous faites pas de rêves exagérés sur la vie des studios. C'est une vie dure, décevante, pour une qui a réussi... c'est-à-dire arrive à gagner sa vie durant quelques années, il y a des centaines d'aspirantes qui végètent et se vouent à un échec que rien ne pourra racheter. Pour accepter, il faut aimer ce métier comme une vocation, admettre qu'on lui donnera tout et lui rien en échange, l'apprendre et très durement, savoir attendre.

Vous avez le temps, la seule manière de savoir si vraiment vous avez la vocation c'est d'avoir le courage de vous mettre à l'épreuve, attendez trois ans, vous n'en serez que plus forte et si à ce moment votre désir tient toujours aussi fort, eh bien, peut-être alors, aurez-vous le droit d'y penser et de nous écrire.

François M. à Bissy. -- Lettre transmise.

Mlle B. à St Barnabé. -- Pas d'adresses d'artistes, rien à faire. Envoyez-nous les lettres pour Viviane Romance, Fernandel et Marc Allégret; nous ferons suivre.

Paul C. à Marseille. -- Veuillez réclamer à la poste avec votre récépissé, car le mandat dont vous parlez, ne nous est jamais parvenu.

Henri G. à Marseille. -- Vos amis sont des farceurs. Savez-vous ce que c'est qu'une tête pour faire du cinéma? C'est une tête montée sur un cou, et agrémentée d'un nez, de deux yeux, d'une bouche, d'une ou deux oreilles et au besoin de cheveux... on en rencontre un certain nombre. La même tête est aussi particulièrement apte à quelques centaines d'autres métiers infiniment plus sûrs. Vous devriez surtout penser à autre chose, cela vous éviterait bien du temps perdu et bien des déceptions... c'est si agréable d'aller au cinéma en spectateur!

J. M. à Marseille. -- Lettres transmises.

Marte Claude de L. à Lyon. -- Il y avait aussi un autre moyen de connaître notre adresse, c'était de la lire sur la Revue. Par la même occasion vous auriez pu voir que la photo de Flamant se trouvait dans nos séries et vous auriez trouvé la manière de la recevoir!

Simone de B. à Buisson. -- C'est exact, Tino Rossi tourne à Paris un film intitulé *Fidèles*. Mirella Ballin vient de terminer *Framont jeune et Risler aîné*. Elle doit bientôt tourner *Les femmes ne mentent jamais*. Admettons qu'ils soient toujours fiancés et n'en parlons plus.

Janine M. à Marseille. -- Vous pouvez écrire directement à Paul Bernard à la Radiodiffusion Nationale et lui demander ce qui vous intéresse. Le titre original de *La Baie du Destin* était *Wings of the Morning*; celui de *San Francisco* n'a pas changé.

Adèle S. à Luchon. -- Comme il est difficile de se faire comprendre! Si nous n'avons pas d'adresse à vous donner c'est que nous ne le voulons pas, il n'existe pas d'adresse pour devenir vedette, comme il n'existe pas de bureau spécialisé dans les billets gagnants de la loterie nationale. Rendez-vous donc compte qu'il s'agit d'un métier, le métier de comédien qui est un des plus durs qui soient. Il s'apprend... Et quand on a bien travaillé, quand on est bien au courant, alors on a le droit de tenter sa chance et en général de ne pas parvenir à gagner sa vie. Savez-vous que vous êtes quelques centaines de mille dans votre cas et que plus de dix mille sont plus qualifiées que vous... Si vous savez bien ça, si vous êtes disposée à attendre des années encore et à n'être jamais vedette... peut-être alors avez-vous « quelque chose » et pouvez-vous avoir le droit d'apprendre votre métier. Pour le moment restez bien tranquille.

J. Gar. à Nice. -- Voyez la réponse que nous donnons à Jacques L. de Casablanca dans le numéro précédent.

G. Ar. à Stomre. -- Toutes vos lettres ont été transmises.

Marcelle T. à Aix-les-Bains. -- Gérard Landry devait en effet incarner Henry de Bourmazel. Vous reverrez cet artiste dans *La Belle Vie* et *Les Hommes sans Peur*.

Jeune Lectrice. -- Votre adresse, s. v. p. Pour J. P. Aumont, il est parti pour l'Amérique et ne tournera plus en France.

Le Gérant: A. DE MASINI
Impr. MISTRAL - CAVAILLON

Odette Hagblom

Ses crèmes - Poudres - Fards - Parfums
Ses spécialités rajeunissantes
Fards pour scène "Théâtre"